

et l'air de *Marlborough*. Nos blessés, dans les ambulances se redressaient, crispés, furieux et leurs joues se couvraient de larmes. D'autres, dans un coin du petit village de la Chapelle, protestaient en criant : *Vive la République française!*

La Chapelle est le dernier village français placé sur la route de la Belgique. Plus loin est Bouillon. C'est à Bouillon que, le soir du 1^{er} septembre, tant de nos malheureux soldats, arrivèrent, harassés, sordides, sanglants, et furent recueillis par les Belges. Que la Belgique reçoive à jamais la profonde reconnaissance de la France! Elle a payé sa dette dans ces jours affreux. Elle a été la bienfaitrice des débris de cette armée en déroute. La ville de Bouillon, encombrée, trouva des lits, des vivres, de l'argent, pour nos malheureux soldats. Les bois étaient pleins de fuyards, de paysans ardennais emportant leurs matelas, leurs meubles, ce qu'ils pouvaient arracher à l'invasion. La Belgique les accueillit fraternellement. Non-seulement à Bouillon, mais à Paliseul, sur toute la frontière, les soldats français furent reçus avec les démonstrations de la sympathie la plus vraie. On leur apportait des cigares, du vin, des vivres, on criait, — et de quelle joie se sentaient remplis ces cœurs à demi brisés qui étaient les cœurs français, — on criait : *Vive la France!*

Une partie du 3^e zouaves, trouvant l'armée ennemie, se groupant autour du drapeau, s'était ouvert à coups de baïonnettes un passage jusqu'à la frontière. Ce détachement héroïque, gagnant Rocroi par la Belgique, devait combattre encore au siège de Paris.

Mais c'en était fait de la force militaire de notre patrie. Le dernier espoir du pays venait d'être brisé comme verre. Napoléon Bonaparte semblait en prendre son parti. Le 3 septembre, à sept heures du matin, il quittait le château de Bellevue, prenant lui aussi, mais pour se rendre en Allemagne, le chemin de la Belgique. En route, il eut aussi ce spectacle du champ de bataille horrible, et devant ces tas de cadavres, devant ces pâles inconnus tombés pour son ambition personnelle, songea-t-il à cette parole prononcée jadis et que démentit tout son règne : *L'empire, c'est la paix?*

A la frontière de Belgique, un détachement de chasseurs belges, commandés par le général Chazal, remplaça l'escorte prussienne qui conduisait le captif. Napoléon coucha à Bouillon dans un petit hôtel où, l'avant-veille, s'étaient déjà réfugiés des fuyards. Bouillon n'était déjà plus qu'un vaste hôpital de blessés, et le bourgmestre se multipliait pour les secourir. Le lendemain, dimanche 4 septembre, Napoléon quittait Bouillon pour aller prendre à Libramont le train qui devait le conduire à Verviers, puis de là, à Aix-la-Chapelle et à Cassel.

Avant d'arriver à Libramont, il déjeuna dans un petit restaurant sur le bord de la route. Le nom de l'aubergiste, par un ironique hasard, est Ollivier.

La République était proclamée à Paris lorsque l'ex-empereur arriva à ce château de Wilhelmshöhe, près de Cassel, qu'on lui avait assigné pour résidence. Il était accompagné des généraux prisonniers comme lui, Félix Douay et Lebrun, ainsi que du général de Boyen, aide de camp du roi de Prusse.

Le soir, les appartements du château étaient éclairés à giorno. Quand il descendit de wagon, un tambour, accompagné de deux fifres, battit aux champs et la garde d'honneur présenta les armes. L'empereur se fit présenter les fonctionnaires présents, avec lesquels il s'entretint en langue allemande.

Le château de Wilhelmshöhe, où l'oncle de Louis-Napoléon, le roi Jérôme, pendant son séjour en Westphalie (de 1807 à 1813) aimait à s'arrêter, et dont il avait voulu faire un diminutif de Versailles, n'était cependant pas disposé pour recevoir une suite aussi nombreuse que celle qu'amenaient avec lui l'ex-empereur; ce château servait en dernier lieu de pied-à-terre au prince électoral de Hesse, chassé de ses États par le roi Guillaume. Le bonhomme était brutal et avare; double raison pour que les courtisans se tinsent à distance. Mais Napoléon ne fut pas empêché pour si peu, et il fit ajouter différentes constructions au château : des écuries à l'entrée du parc, et agrandir la maisonnette du portier; enfin, une galerie couverte fut établie au fond du magnifique jardin.

C'est dans cette galerie, remplie de fleurs et convertie en serre, que Napoléon passait des matinées entières, tantôt accroupi dans un fauteuil, sommeillant à moitié, tantôt se promenant lentement appuyé sur une canne, au bras du docteur Conneau ou du général Douay. Ces deux personnages ne quittaient pas l'ex-empereur; ils avaient leurs appartements au second étage du château, et souvent le médecin passait la nuit sur un lit de camp dans le salon qui précédait la chambre à coucher du prisonnier. Ce dernier se levait ordinairement à huit heures et demie ou neuf heures du matin, et, après avoir déjeuné, il descendait dans la serre; les journaux et les lettres se trouvaient sur une table; il y en avait ordinairement une très-grande quantité; les gazettes venaient de Londres, de Tours et de Berlin. Les lettres contenaient, pour la plupart, des suppliques, des demandes de secours, et des dénonciations émanant des gens qui tenaient à faire de la police en amateurs, mais dans un but intéressé.

Cette captivité luxueuse n'avait rien de comparable à Sainte-Hélène, pas plus qu'on ne pouvait comparer la capitulation de Napoléon III à Sedan



La Meuse au-dessous de Sedan, après la bataille.

avec la défaite de Napoléon I^{er} à Waterloo. En tombant, l'ex-empereur tombait encore sur un lit de roses. Tandis que la France, durant la campagne d'hiver de 1870-71, se débattait, meurtrie, contre l'étranger, l'empereur buvait du champagne, ou patinait à Wilhelmshöhe.

C'est là sa condamnation encore. Nulle angoisse ne le tenait au cœur, tandis que, dans un effort désespéré, la patrie, qu'il avait perdu, essayait de réparer ses désastres ou voulait du moins sauver l'honneur français. Nulle émotion ne l'agitait, tandis que Paris investi faisait feu de ses forts, que l'armée de la Loire luttait, qu'Orléans pris et repris voyait l'étranger assis au foyer de ses fils, et que la pauvre et grande France, agonisante, s'écriait comme Ajax : « J'en échapperai, malgré les dieux ! »

Non, il chaussait le patin, se reposait et engraisait. Il prenait, disent ses courtisans, l'air reposé d'un officier en retraite; il complotait aussi, l'éternel agitateur, et, lorsque s'en présentait l'occasion, il écrivait que le véritable ennemi de la patrie, ce n'était pas le fusil prussien. Il l'a écrit. Qu'on relise sa lettre.

Le *Dorset Country Chronicle* l'a publiée, cette lettre, adressée par l'empereur au capitaine Damer, de Cerne, près Dorchester, en réponse à une première lettre de sympathie écrite par cet officier à celui qui avait été Napoléon III :

« Wilhelmshöhe, 23 octobre 1870.

« Mon cher capitaine,

« Je suis vivement touché de votre souvenir, et je me rappelle avec plaisir le temps que j'ai passé chez madame votre mère, ainsi que les témoignages d'amitié que j'ai reçus du colonel Dawson Damer.

« Je vous remercie de vos bons sentiments pour moi. Ce qui se passe en France est très-triste, car

l'invasion n'est pas le plus grand des maux que mon pauvre pays ait à souffrir. L'anarchie fait encore plus de désastres que le fusil à aiguille.

« Recevez, avec mes remerciements, l'assurance de ma vive amitié.

« NAPOLEON. »

Ainsi, le fusil à aiguille n'était pas ce que Bonaparte flétrissait le plus. Ce qu'il haïssait, c'était la défense nationale, la France acceptant imprudemment, follement peut-être, mais héroïquement, l'héritage de Sedan, et combattant encore avec son glaive brisé. Anarchie, voilà de quel nom il appelait la guerre pour l'honneur. Strasbourg bombardée, Metz bloquée, Phalsbourg investie, Toul attaquée, Paris assiégé, Bitch invincible, voilà ce qu'il appelait l'anarchie! La défense du sol, la dispute âpre du foyer, le fils présentant sa poitrine pour sauver sa mère, la lutte acharnée pour le droit, c'était l'anarchie. Anarchie, Châteaudun qui brûle, Orléans qui lutte, Coulmiers où resplendit un rayon de victoire. Anarchie tout ce qui n'est pas l'ordre sinistre de l'empire cachant sous ce pseudonyme l'affaïssement politique et la pourriture sociale.

Voilà ce que trouvait à dire à la France et pour la France, l'homme qui l'avait sacrifiée, à l'heure où la nation essayait de se laver dans son propre sang de vingt ans d'abjection profonde. Comment expliquer ce peu de grandeur et d'abnégation que les petits, les humbles, le moindre soldat savait avoir, et que cet empereur n'avait pas? En parlant de Napoléon I^{er}, ce Corse malade et frénétique, le philosophe Fichte a dit : *Napoléon n'est pas Français*. On pouvait dire aussi : *Il n'est pas Français*, en parlant de ce Hollandais rêveur et égoïste qui porta, de 1852 à 1870, du 2 décembre au 1^{er} septembre, le titre de Napoléon III.

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE XIII

N° 1.

LE CRIME DE BAZEILLES.

Lettre du général von der Tann.

L'*Allgemeine Zeitung* (Augsbourg) a publié la lettre suivante écrite par le général bavarois von der Tann au sujet de l'incendie de Bazeilles :

Les troupes du 1^{er} corps d'armée bavaroise et la 8^e division d'infanterie prussienne ont été accusées dans les journaux, — notamment dans le *Times* du 15 septembre 1870, par la publication d'une lettre du duc de Fitz-James, datée du 12 septembre, — d'avoir agi, dans le combat de Bazeilles, le 1^{er} septembre, avec une injustifiable cruauté envers les habitants dudit lieu.

Les Bavares et les Prussiens, a-t-on dit, pour punir ces habitants d'avoir pris part à la défense, auraient brûlé le village ; les gardes nationaux de l'endroit seraient tombés en grande partie dans la lutte ; la population, s'étant réfugiée dans les caves, y aurait été brûlée tout entière, femmes et enfants. Des 2,000 habitants, 300 à peine auraient survécu, lesquels racontaient que les Bavares avaient repoussé des familles entières dans les flammes et fusillé des femmes qui cherchaient à s'enfuir.

Pour ne pas opposer de simples affirmations à des accusations de cette sorte, et pour pouvoir prouver leur fausseté par des pièces authentiques, je n'ai pas répondu pendant la guerre; mais après la conclusion de la paix, j'ai pu, par l'entremise du commissaire civil allemand, obtenir des autorités françaises, notamment de M. Bellomet, maire de Bazeilles, un rapport détaillé et nominatif sur tous les habitants de cette localité qui ont été victimes des combats des 31 août et 1^{er} septembre.

D'après ce rapport officiel, le nombre total des morts, blessés ou gens disparus, parmi la population de Bazeilles, est de 39, sur lesquels ont été brûlés ou étouffés : 2 femmes alitées, 3 hommes et 3 enfants ; pendant les deux jours de combat, ont été tués, blessés ou ont disparu : 1 femme et 30 hommes, en tout 39 personnes.

La plus grande partie du village devint la proie des flammes, par suite de la canonnade dirigée sur ce point des deux côtés pendant deux jours, et du meurtrier combat de rues et de maisons soutenu six heures durant contre le 12^e corps français, notamment contre la division d'infanterie de marine, combat dans lequel mon corps perdit 2,000 hommes, tués ou blessés.

Ces chiffres parlent; je puis m'épargner des paroles de rectification, et je me bornerai à exprimer le vœu que tous ceux qui, en écoutant des exagé-

rations explicables par l'effroi du moment, se sont laissés entraîner à d'injustes accusations, prouvent leurs sympathies aux malheureux habitants de Bazeilles par de généreux secours, car le maire, M. Bellomet, ajoute à son rapport que, depuis la bataille, sur 2,048 habitants, 140 à 150 sont morts de maladie par suite de dénuement et de misère.

Nancy, le 20 juin 1871.

BARON VON DER TANN.

N° 2.

Réponse de M. l'abbé Domenech et d'un Ardennais.

Paris, le 21 juillet 1871.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Le général von der Tann a publié dans l'*Allgemeine Zeitung* (d'Augsbourg) une lettre reproduite par plusieurs journaux, et dont il est un devoir, dans l'intérêt de la vérité historique, de relever l'inexactitude et même la mauvaise foi.

M, le commandant Lambert, chargé le 31 août au soir, par le général de Vassoigne, d'occuper Bazeilles et de mettre ce village en état de défense, se prépare à réfuter la lettre du général von der Tann, dans laquelle on lit le passage suivant :

« La plus grande partie devint la proie des flammes, par suite de la canonnade dirigée sur ce point des deux côtés pendant deux jours, et du meurtrier combat des rues et de maisons soutenu six heures durant contre le 12^e corps français, notamment contre la division d'infanterie de marine, combat dans lequel mon corps perdit 2,000 hommes tués ou blessés. »

Le matin, à quatre heures vingt, le commandant Lambert fut attaqué par l'ennemi, qui, pendant toute la nuit, avait passé la Meuse sur deux ponts de bateaux.

Après avoir défendu le village maison par maison, le commandant Lambert fut pris dans la dernière, quand il n'eut plus de cartouches pour prolonger la défense.

M. von der Tann ne récusera pas le témoignage de ce commandant, qui lui fut amené, devant le prince royal de Saxe, le 1^{er} septembre, à trois heures du soir, et dont il n'a certes oublié ni le souvenir, ni ce que lui avait coûté l'héroïsme de cet officier et de ses braves soldats.

Le commandant Lambert, n'oubliant pas que nous avons encore bien des prisonniers en Allemagne qui sont plus que jamais maltraités, depuis

qu'ils n'ont plus leurs officiers pour les défendre, attend leur délivrance pour publier un récit des atrocités commises à Bazeilles par les Bavares, et pour dévoiler l'astuce et le mensonge qui règnent dans toute la lettre du général von der Tann.

En attendant cette publication, et sans faire aucun cas des complaisances plus ou moins volontaires de M. Bellomet, maire de Bazeilles, comme des assertions du commissaire allemand, je me contenterai de prier M. von der Tann de parcourir l'*Illustrirte Kriegs-Chronik* (Chronique illustrée de la guerre), imprimée à Leipzig: il y trouvera, page 173, un dessin allemand représentant une vue de Bazeilles et quantité d'habitants attachés et fusillés dans les rues. Dans une autre livraison de ce journal, il verra des Bavares poursuivant des femmes et des enfants, et les tuant comme des bêtes fauves. En outre, je le prierai d'aller à l'hôpital d'Ingolstadt; il y trouvera un officier bavarois devenu fou à la suite des horreurs qu'il a vu commettre à Bazeilles par ses compagnons d'armes.

Non-seulement je maintiens tout ce que je dis dans mon *Histoire de la campagne de 1870-1871*, relativement à l'incendie de Bazeilles et aux pertes énormes subies par les Bavares dans ce village, mais je puis affirmer que le général von der Tann sait pertinemment que sa lettre est un chef-d'œuvre de duplicité. En effet, n'est-ce point lui, son état-major, la musique et un bataillon de la garde royale qui formaient le cortège des officiers que j'ai enterrés à Bazeilles? N'ont-ils pas tous vu comme moi, en traversant les rues de ce village, les Bavares mettre le feu, dans la matinée du 2 septembre, à la mairie, aux usines et aux maisons qui n'étaient point encore brûlées? N'ont-ils pas tous vu comme moi, dans cette même matinée, les groupes d'hommes, de femmes et de soldats qu'on allait fusiller du côté de la Meuse et de Remilly?

Dans la quatrième édition que je prépare de mon livre, j'espère citer les noms des seize soldats de l'infanterie de marine qui ont été fusillés avec le lieutenant Vatin et le sous-lieutenant Chevalier, qui s'étaient rendus après avoir épuisé leurs munitions et ne pouvant plus se battre.

Je citerai bien d'autres assassinats de ce genre, et si le général tâche de se laver les mains de tout le sang répandu en dehors des lois de la guerre, je lui dirai :

« Général, mettez des gants, car le sang restera sur vos mains, comme il reste sur votre conscience, si vous en avez une. »

EMMANUEL DOMENECH,
Aumônier de la 2^e ambulance,
12^e corps d'armée.

N° 3.

Au général von der Tann.

MONSIEUR,

Vous savez qu'après l'incendie de Bazeilles, des souscriptions furent organisées au mois de septembre par M. de Fitz-James et quelques généraux Anglais. Peut-être vous souviendrez-vous aussi que ces mêmes souscriptions furent interdites par vous ou par vos subordonnés? Voici, du reste, à l'appui de ce fait, une pièce officielle, émanant de l'état-major prussien, pièce qui fut affichée dans la ville de Sedan. On y verra en même temps que Bazeilles fut détruit, non par les obus, mais par suite d'une sentence exécutée en vertu des droits de la guerre.

« Sedan, 29 septembre 1870.

« J'ai appris qu'à la Croix-d'Or et dans d'autres hôtels, on fait coller l'affiche ci-jointe pour quêter en faveur des pauvres de Bazeilles :

« Subscriptions are respectfully solicited in aid of the destitute inhabitants of Bazeilles. »
« Je vois dans cet acte un blâme et une fausse interprétation de la SENTENCE EXÉCUTÉE CONTRE CE VILLAGE EN VERTU DES DROITS DE LA GUERRE.

« Cela ne peut être toléré, surtout de la part d'étrangers qui se permettent de juger la manière d'agir des troupes allemandes et qui, en outre, font fabriquer encore aujourd'hui des armes et des munitions contre nous.

« Que ces grippe-sous (groschen-putzer) agissent dans leur pays comme ils l'entendent; je crois qu'il est dans notre intérêt d'arrêter ces messieurs et de les renvoyer chez eux.

« RICHARD GELCH.

« Le commissaire de police veillera à ce qu'aucune souscription ne soit faite dans la ville sans l'autorisation de M. le commandant de la place. Les pièces ci-jointes devront être renvoyées de suite avec une attestation de M. le commissaire de police constatant qu'il en a été pris connaissance.

« Sedan, 29 septembre 1871.

« Le commissaire civil,
« STRENGE. »

Cette pièce officielle contient, comme vous voyez, général von der Tann, un démenti assez catégorique à vos allégations.

UN HABITANT DES ARDENNES.



JOURNÉE DU 4 SEPTEMBRE : Les gardes nationaux et le peuple pénètrent dans le Corps législatif.